LA SITUATION.

On sait que, avant-hier soir, on s'attendait à une certaine recrudescence de la maladie et à une augmentation dans le chiffre de la mortalité, à cause du brusque changement de la température. Il n'en a rien été. La proportion des décès a même légèrement baissé, au lieu de hausser — 4 décès sur 39 cas. Nous avons eu, hier matin, la curiosité de faire le compte général des décès de la veille. Il s'éleva it à 38 décès pas un de moins et, dans ce chiffre de 38, la fièvre jaune ne figurait que pour 4. Restaient donc 34 décès provenant de causes différentes. N'est-il pas à croire que, parmi ces maladies diverses, plus d'une comptait à son actif deux, trois, ou même quatre décès? Tout cela tend à prouver que la fièvre jaune actuelle n'a plus la virulence qu'on lui connaissait autrefois.

Hier, vers 10 heures du soir, après le retour au moins momentaire de la chaleur, nous consultions le tableau des cas et des décès; et nous trouvions 38, d'un côté, et 3, de l'autre. Toujours le même quantum pour cent; on pourrait même ajouter qu'il y avait une certaine diminution dans la mortalité. Ce sont là des faits qui frappent les personnes habituées à observer, et qui doivent rassurer les masses. On ne peut donc plus dire, comme on le répétait à satiété, jadis, d'un malheureux que la fièvre saisissait: c'est un homme mort. Cela est devenu une grossière erreur. La fièvre s'est singulièrement radoucie, humanisée.

Bureau de Santé.

Cas nouveaux et décès rapportés par le Bureau de Santé jusqu'à ce jour:

1897.	Cas nouveaux	Décès
Du 6 au 16 Sept.	20	1
17 ..	9	1
18 ..	5	1
19 ..	6	3
20 ..	18	0
21 ..	9	0
22 ..	12	2
23 ..	9	3
24 ..	10	4
25 ..	23	2
26 ..	17	0
27 ..	22	2
28 ..	19	2
29 ..	25	4
30 ..	24	3
1er Oct.	30	2
2 ..	28	4
3 ..	31	2
4 ..	24	0
5 ..	38	2
6 ..	46	5
7 ..	31	2
8 ..	49	5
9 ..	33	6
10 ..	37	5
11 ..	39	4
12 ..	38	3
Totaux.....	654	68

UN COUVENT SOUTERRAIN.

Cet établissement religieux, unique en son genre, se trouve à Kiew, sur la rive droite du Dniéper, en Russie. L'entrée est placée dans un des caveaux de la cathédrale, la plus belle église, comme l'on sait de l'empire des Czars.

Les murs de cette église sont entièrement recouverts de plaques d'or et d'argent, et les innombrables icones qui la décorent ont de splendides cadres d'or massif autour desquels sont accrochées des centaines de petites lampes.

Sous la cathédrale s'étendent des catacombes par lesquelles il faut passer pour pénétrer dans le couvent souterrain.

Celui-ci est composé d'immenses corridors,—se développant sous la ville à plus de cinq kilomètres,—et c'est en réalité comme une succession de cellules sommairement meublées, éclairées par des lampes fumeuses, où vit dans le silence une population de quinze cents moines.

Une fois par jour, pendant un quart d'heure seulement, les religieux peuvent se promener au grand air, dans le jardin qui entoure la cathédrale. Puis, ils retournent à leur tombeau.

LE ROI GEORGES ET LE TSAR.

On affirme, de source anglaise, que le roi Georges aurait demandé au tsar et à l'empereur d'Autriche de modifier l'article relatif à la délimitation de frontière, qui n'est pas en conformité avec les termes de la circulaire du comte Mouravief publiée avant la déclaration de guerre.

Les deux souverains auraient répondu que les grandes puissances ne pouvaient pas modifier la décision prise en commun.

C'est à l'agence Reuter que nous devons les renseignements nécessaires pour l'intelligence de cette information. Elle décrit comme suit la nouvelle frontière gréco-turque proposée par les experts:

De Svari, sur le golfe de Salonique, la nouvelle frontière se dirige vers l'ancienne (de 1881), qu'elle joint sur le sommet du Karagatsia, puis elle continue vers Krania et Rapsani, qui sont laissés à la Grèce, contourne l'Analipsis, Rapsaniotipos, approche du lac de Nezeros, retrouve l'ancienne frontière au couvent d'Athanase, suit le cours du Kadrisiotiko jusqu'au sommet du Kokkinopetra.

Puis la ligne traverse la vallée d'Argypolis, passe à deux kilomètres à l'est du Valetsiko, court parallèlement à l'ancienne frontière jusqu'à Menexé, puis au col de Melouna. Elle laisse à la Grèce, Kurtsiovali et la route de Tournavos à Melouna, coïncide de nouveau avec l'ancienne frontière jusqu'au Xerias et atteint le Salambria à un kilomètre à l'ouest de Gounitsa. Le Salambria est franchi plusieurs fois, la frontière passe par les sommets du Babu, du mont d'Eleutherekhori du Gorzo, du Mitritza, du Nasadico, du Kutzaru, du Saint-Elie, du Bulguri, du Djamamelis, par l'arête du Gribovo, puis près du village de Malakassi, longe le Salambria et enfin le torrent de Tepé. A partir du mont Dokimi, elle coïncide sans interruption avec l'ancienne frontière.

D'après la *Gazette de Francfort*, c'est à l'ambassadeur de France que serait due l'adjonction au texte des préliminaires de l'annexe stipulant une amnistie pleine et entière pour les Grecs, sujets ottomans, ayant combattu contre la Turquie. On sait que le sultan n'a toujours pas ratifié cet article supplémentaire.

Le gouvernement de l'Algérie.

L'Algérie a, depuis quelques jours, un nouveau gouverneur général. Ce changement va probablement entraîner un changement de procédés, on ne pense pas qu'il entraîne un changement de politique dans la colonie française.

Quand on en repasse l'histoire administrative, on voit qu'il y existe une question qui y influence toutes les autres, c'est la question de savoir comment et par qui doit s'exercer la tutelle des indigènes. Plusieurs solutions ont déjà été essayées sans qu'on soit arrivé encore à un résultat satisfaisant. On s'en dépite parfois, peut-être en a-t-on parlé quelquefois avec impatience; pour être juste, il faut convenir que jamais problème plus difficile n'a été posé aux hommes d'État d'une nation. Faire vivre côte à côte 300,000 colons français qui prétendent très légitimement exercer des droits électoraux analoques à ceux de la métropole, et 3 millions 1/2 d'indigènes à qui il est manifestement impossible de conférer les mêmes droits; étendre ces droits suffisamment pour que les colons n'aient pas lieu de se plaindre d'être injustement traités, les délimiter cependant avec assez de rigueur pour qu'ils n'en puissent pas abuser envers les indigènes, trouver les institutions où ces intérêts concurrents seront équitablement ménagés et garantis, c'est une tâche où l'on ne saurait s'étonner qu'on ne réussisse point du premier coup. Si l'on avait des précédents, la France, en s'inspirant de l'expérience, abrégerait ses tâtonnements. Malheureusement, l'Angleterre, où les Français vont volontiers chercher des exemples, n'a jamais eu de difficultés de ce genre à résoudre.

Les Travaux Publics en Annam et au Tonkin.

Le service des travaux publics poursuit activement la construction des routes en Annam et au Tonkin, suivant le plan général tracé au moment de l'emprunt tonkinois. Les environs immédiats de Hué viennent d'être dotés d'une voie nouvelle qui, traversant la plaine des Tombeaux, complètera heureusement la percée dite des Arènes, depuis longtemps déjà livrée à la circulation.

En même temps, des équipes nombreuses de coolies travaillent à prolonger, vers le Laos à l'ouest et vers le Tonkin au nord, les deux grandes artères que réclame le commerce. La première, dite d'Aïlao, permettra bientôt aux caravanes laotiennes d'arriver jusqu'à Quang-Tri. La seconde gagne de jour en jour plus avant dans le col des Nuages, sur le versant du Koaï, pendant que d'autres équipes l'amorcent et l'ébauchent le long de la lagune.

Au Tonkin, on annonce pour la fin d'octobre ou le commencement de novembre l'inauguration de la route stratégique, d'importance capitale, qui reliera Cao-Bang à That-Khé.

ADELINA PATTI.

Mme Adelina Patti, bien qu'ayant passé la cinquantaine, chante encore sinon avec autant de voix, au moins avec autant de succès: ses cachets sont toujours considérables.

Une des campagnes les plus fructueuses fut celle entreprise dans l'Amérique du Sud en 1888, au cours de laquelle elle donna vingt-quatre représentations à Buenos-Ayres, qui produisirent à elles seules une recette totale de 2,094,355 francs, soit une moyenne de 85,265 francs par représentaiton.

Jamais, à aucune époque, une aritste n'avait exercé une telle influence sur les recettes de ses représentations. La pièce qui a fait le plus d'argent dans cette merveilleuse tournée de la Patti dans l'Amérique du Sud est le «Barbier de Séville,» qui a donné 113,055 francs en une seule soirée; la moindre recette, 63,410 francs, a été réalisée par «Rigoletto». Enfin, Mme Patti a touché pour sa part de bénéfice, dans chaque représentation, la somme de 39,906 francs. Finalement, la tournée d'Amérique du Sud aura donné à la Patti, en quarante représentations, une somme nette de bénéfices s'élevant à 1,500,000 francs!..

MOT DE LA FIN.

A la campagne.

—C'est très curieux, mais il me semble que les œufs étaient plus frais à Paris!

La fermière blessée:

— Ce que c'est que la prévention, monsieur!.... c'est de là que nous les faisons venir!....

Dernières Observations

D'UN OUVRAGE DU

Dr CHARLES DELERY

Sur l'Epidémie de Fièvre Jaune de 1853.

Résumé.

(Suite et fin.)

VII

Un étranger, en menant une vie réglée, en se soustrayant complètement, s'il le peut, à l'action immédiate du soleil de l'été, en fuyant tout excès quelconque, en évitant avec soin l'atmosphère nocturne, en portant l'été une flanelle légère, pour empêcher que la transpiration ne se refroidisse sur la peau, etc., obtiendra pour résultat, sinon de se garantir le plus souvent de la maladie, du moins d'en atténuer la gravité.

VIII

La fièvre jaune paraît être due à une altération du sang. La soudaineté de l'attaque, la nature nerveuse des premiers symptômes, tels que: le frisson, la céphalalgie, la rachialgie, alors qu'il n'existe encore aucun phénomène indiquant une phlegmasie locale; tout concourt à décéler une pyrexie. L'anatomie pathologique et l'analogie ne font que corroborer cette opinion.

IX

La fièvre jaune n'est pas le maximum de la fièvre bilieuse, comme le pensent quelques auteurs, entre autres Tommasini, le célèbre médecin italien.

Le vomissement noir et l'hémorragie des muqueuses constituent la règle dans les cas graves de typhus ictérodes; ils sont tout-à-fait exceptionnels dans la fièvre bilieuse. L'hypercrinie bilieuse est propre à cette dernière maladie, et l'accompagne pendant presque toute sa durée. Dans la première, la sécrétion bilieuse est moins abondante, comme au début, et diminue progressivement pour être remplacée quelquefois par le vomissement noir. Enfin le traitement établit lui-même une grande différence entre ces deux affections.

X

Le traitement du typhus ictéro-de comprend, 1. les moyens généraux et les moyens locaux; 2. ceux applicables à la première période, et ceux qui conviennent à la seconde.

Première période.—Saignée locale: compresses réfrigérantes sur le front; lotions avec de l'eau fraîche sur tout le corps, répétées à de courts intervalles; frictions anodines sur les lombes; purgatif, répété deux, et même trois jours de suite, s'il y a indication. Les pilules de jalap et de calomel constituent un excellent moyen cathartique. Le bain tiède prolongé est très utile. Suivant Volney, les bains d'eau glacée ont opéré des cures étonnantes, entre les mains des médecins américains. L'eau de seltz est la boisson généralement la plus agréable et la mieux supportée. La saignée générale, même peu copieuse, jette les malades dans une grande faiblesse, sans donner un seul avantage qui la justifie.

Seconde période.— Il convient alors d'avoir recours aux toniques: le meilleur est le quinquina jaune par le rectum, à la dose d'un ou de deux gros par jour. Lorsqu'il n'y a pas de contre-indiaction, on ne doit pas craindre d'accorder un peu de boullon léger de poulet au malade, et même un peu de vin avec son eau de seltz. On combattra le vomissement noir par l'eau glacée en boisson, et un vésicatoire de 2 à 3 pouces carrés sur le creux épigastrique. Ne pas trop se presser de combattre l'hémorragie intestinale; l'eau de Rabel, en lavement, est d'ailleurs un bon moyen à opposer à ce symptôme.

Le sulfate de quinine ne saurait constituer une méthode générale de traitement. Néanmoins, il peut être très utile pour combattre les complications intermittentes.

La transfusion a été employée comme moyen extrême, dans un cas désespéré, par le docteur N. B. Bénédict, de la Nouvelle-Orléans. Le magnifique succès qui a couronné cette opération, autorise à la répéter dans des circostances analogues.

XI

La fièvre jaune est susceptible de se propager dans les campagnes; témoin l'épidémie de 1820 (Dr J. P. Dufour), celle de 1839 (journ. de la soc. Méd. de la N. O.), et enfin celle de 1853.

La maladie qui a régné en 1853, à St-Jean-Baptiste, est identique à celle qui sévissait, en même temps, à la Nouvelle-Orléans. Il n'y a aucune différence dans l'invasion, la pathogénie, les symptômes, ni dans l'enesmble des signes graves, caractéristiques du typhus ictérode. Le sulfate de quinine, loin de l'enrayer, l'aggravait le plus souvent.

XII

Les créoles de la ville eux-mêmes sont susceptibles de contracter la fièvre jaune; elle les atteint principalement dans l'enfance, rarement à l'âge adulte.

Les noirs et les gens de couleur y sont aussi sujets; néanmoins, elle est plus rare chez eux, et bien moins grave que chez les individus de toute autre nationalité.

La fièvre qui régna en 1896 sur les créoles et les gens de couleur, n'était point la pernicieuse, puisqu'il en guérissait un grand nombre sans le secours du spécifique qui seul combat victorieusement cette maladie, tandis que les étrangers succombaient presque tous. La même différence se remarque encore de nos jours.

Un prêtre l'objet d'une tentative d'assassinat.

On se rappelle la mort tragique de l'abbé de Broglie, assassiné le 11 mai 1895, par une vieille fille, Maxence Amelot, folle mystique qui le poursuivait de ses assiduités et avait réussi à l'attirer chez elle dans un guet-apens.

Un drame analogue vient de se passer à Paris avenue des Gobelins.

L'abbé Ménard, vicaire de l'église St-Médard, était sorti un matin, à neuf heures, pour porter les derniers sacrements à une malade.

Il descendait la rue Mouffetard, portant le saint ciboire serré contre sa poitrine, sous sa douillette.

Comme il arrivait au croisement de la rue Claude-Bernard, en face de la pharmacie du Progrès, une femme, qui le suivait depuis sa sortie de l'église, se précipita sur lui et le frappa d'un coup de couteau dans le dos.

L'abbé chancela et, se retournant vers un marchand des quatre saisons qui marchait à ses côtés, lui dit:

—Voyez ce que vient de faire cette femme. Faites-la arrêter, je vous prie.

Le marchand se mit à la poursuite de la femme, qui se sauvait.

Elle prit la rue du Fer-à-Moulin, puis la rue de la Collégiale. Gêné par sa hotte qu'il n'avait pas pris le temps de quitter, il ne put la rattrapper et la perdit bientôt de vue.

L'abbé, se soutenant à peine, avait continué sa route jusqu'à l'avenue des Gobelins, où il demeure au numéro 20. Il retira lui-même l'arme de la blessure et la remit à sa sœur, avec laquelle il habite. Aussitôt un flot de sang jaillit.

On s'empressa autour du blessé. Mais, avant tout, avant même de recevoir des soins, il demanda qu'on allât chercher un autre prêtre, pour recevoir de ses mains le saint ciboire et aller à sa place chez la malade.

M. Thuillerie, commissaire de police du quartier du Jardin-des-Plantes, fut aussitôt informé. Le marchand des quatre saisons, Julien Cochauneau, qui avait été témoin de l'attentat, lui en fit le récit. Il put lui donner le signalement de la coupable: une femme d'une quarantaine d'années, assez forte, vêtue d'une robe gris-perle, d'une jaquette bleue et coiffée d'un chapeau rouge. Il remit au magistrat une chemisette de femme, en soie noire bordée d'un liseré rouge, qu'elle avait laissé tomber en s'enfuyant.

A ce signalement on reconnut l'assassin, une femme Coquard demeurant 6, rue Rataud.

Le mobile du crime était exactement le même que celui de l'assassinat de l'abbé de Broglie.

L'abbé Emile Ménard, âgé de trente-huit ans, est un homme de haute taille, mince et élancé. Il est attaché depuis sept ans à la paroisse de Saint-Médard en qualité de vicaire et remplit les fonctions de secrétaire-trésorier. Il a toujours habité, 20, avenue des Gobelins, avec son père, sa mère et ses deux sœurs. Il est très aimé et très estimé dans ce quartier où pourtant la population n'est pas généralement très religieuse. Mais ceux-là même qui ne pratiquent pas le considèrent comme un saint homme, doux, tolérant, charitable.

La femme, qui a tenté de l'assassiner, se nomme en réalité Augustine-Léontine Pépé. Mais, lorsqu'elle est venue louer, le 14 juillet dernier, le logement qu'elle habite rue Rataud, elle a demandé à être inscrite sous le nom de Joséphine Coquard. Elle occupait une chambre de cent vingt francs par an, dans laquelle, n'ayant pas de meubles, elle avait mis un simple lit de fer, loué dans le quartier.

Elle ne recevait aucune visite, mais passait presque toutes ses journées hors de chez elle et la plupart du temps à l'église.

C'est dans ces longues stations à Saint-Médard qu'elle aperçut, à diverses reprises, l'abbé Ménard, que ses fonctions de vicaire, chargé de la surveillance de l'église, obligeaient à constamment circuler au milieu des fidèles. Elle se prit pour lui d'une vive sympathie et voulut être du nombre de ses pénitentes.

Mais bientôt la façon dont elle se comportait au confessionnal, les propos qu'elle y tenait obligèrent l'abbé à la prier de choisir un autre directeur.

Comme on le voit, c'est exactement la répétiton de la situation de l'abbé de Broglie avec Maxence Amelot.

Léontine Pépé ne se tint pas pour battue. Continuant à se poster dans l'église, elle guettait le malheureux abbé qui ne savait comment éviter ses obsessions.

Puis, elle lui écivit des lettres dans lesquelles elle lui dépeignait en termes mystiques l'ardente affection qu'il lui avait inspirée.

Comme l'abbé Ménard ne répondait pas à ses lettres qu'il jetait au feu sans les lire, devinant d'avance leur contenu, Léontine Pépé remplaça les manifestations d'amitié par des menaces, dont naturellement l'abbé ne tint pas compte davantage.

C'est alors qu'elle résolut de le tuer.

L'arme dont elle s'est servie est un gros couteau de boucher, à lame très effilée et fraîchement aiguisée. Elle le tenait caché dans la chemisette en soie noire qu'elle a laissée tomber en se sauvant.

Léontine Pépé est, paraît-il, d'une bonne famille; et, à plusieurs reprises, ses parents ont payé, pour éviter des poursuites, les dettes qu'elle avait contractées. Elle avait été l'objet d'une plainte, déposée le 22 septembre dernier, pour tentative de chantage à l'égard d'un homme marié.

Quand votre sang est appauvri, ou corrompu le remède est à votre portée, prenez la Salsepareille d'Ayer.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 1er octobre 1897.

I.—**Le Désastre**, troisième partie, par MM. Paul et Victor Margueritte.
II.—**Chateaubriand et la guerre d'Espagne d'après des documents inédits.**—I. Les conférences de Vienne et le congrès de Vérone, par M. le marquis de Gabriac.
III.—**Le communisme en Amérique.**—**Le communisme dans la fiction**, par Th. Bentzon.
IV.—**Qu'est-ce que la poésie?** par M. Sully Prudhomme, de l'Académie française.
V.—**En Thessalie.** Journal de campagne, première partie, par M. Pierre Mille.
VI.—**Tonia**, par Ouida.
VII.—**Les mines d'or de l'Alaska et de la Colombie Britannique**, par M. C. de Varigny.
VIII.—**Revue dramatique.**—**La vie de Bohème à la Comédie-Française.**—**Geoffroy et la critique Dramatique**, par M. Jules Lemaître, de l'Académie française.
IX.—**La supériorité des Anglo-saxons et le livre de M. Demolins**, par M. G. Valbert.
X.—**Chronique de la quinzaine, histoire politique**, par M. Francis Charmes.
XI.—**Bulletin Bibliographique.**

Le Monde Moderne

Rue St-Benoît, Paris.

Sommaire du No d'octobre 1897.

Frontispice.
La Vocation de Georges, par Paul Dys.—5 compositions de E. Vavasseur.
Les Ecoles d'enfants de troupe, par Emile Manceau.—8 illustrations.
Napoléon et le caricaturiste James Gillray, par Thirion.—13 reproductions.
Jean Carrière, par Octave Uzanne.—11 illustrations.
La Brasserie moderne, par Albert Larbalétrier.—11 illustrations.
Bénarès, par A. de Gérielles.—8 illustrations.
Consultation pour le traitement des affections de poitrine, par le Dr E. Monin.
La Grande et la petite Roquette, par Jean Boseyro.—12 illustrations.
Le Pauvre Pêcheur, par Fernand Mazade.—3 compositions de Paul Balluriau.
Pour obtenir des enfants, par Paul Devaux.
Le Mouvement littéraire, par Léo Claretie.
Causerie scientifique, par G. Marechal.—5 figures.
Chronique théâtrale, par Maurice Lefèvre.
Evènements géographiques et coloniaux, par Gaston Roavier.—5 illustrations.
Memento encyclopédique.—5 illustrations.
Le Carnet féminin.—La Mode du mois.—La Cuisine du mois.—Jeux et récréations.—Bibliographie.
Supplément Musical: L'Amandier Blanc, par Stœrckel.—Parfait Bonheur, par Routier.—A des feuilles de roses, par Mouzé.—Dis-le-moi, de Schubert.

Les Mystères du Grand Monde.

C'était au dernier bal donné par une Ambassade étrangère. — Un groupe nombreux d'amies entourait la toute charmante marquise de R... dont la délicieuse toilette provoquait l'admiration générale. — Vous avez des trouvailles idéales! s'écria tout à coup, la jeune comtesse de G... quel est donc l'enchanteur qui crée vos merveilleux costumes; quelle est la fée qui les exécute? — Le temps des fées et des enchanteurs n'est plus, répondit la marquise, et puisque vous désirez connaître mon secret, je veux bien vous le dire; **Je suis abonnée à la Saison!** — C'est la **Saison** qui me fournit ces modèles dont vous voulez bien reconnaître le bon goût: c'est dans la **Saison** également que mon couturier trouve les indications nécessaires pour mener son œuvre à bonne fin — Car ce magnifique journal ne se borne pas à être le plus artistique et le mieux rédigé des journaux de modes, c'est encore le plus pratique — j'ajoterai que les ouvrages de mains donnés par la **Saison** sont toujours du meilleur goût; que les romans, nouvelles, variétés, etc, publiés dans sa partie littéraire sont tout simplement délicieux — La **Saison**, me direz-vous est donc le phénix des journaux de modes — Oui, c'est le meilleur à mon avis et qui plus est le moins cher ($1 90 l'an) Au reste si vous désirez être pleinement convaincues, demandez à l'administration de la **Saison**, 30, rue de Lille, Paris, un numéro d'essai, il vous sera adressé gratuitement: vous reconnaîtrez alors que je n'exagère en rien et que cette incomparable publication est digne de sa réputation et du succès universel qu'elle obtient.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.

rais le souffrir.

Votre vie a été consacrée tout entière à vos enfants, vous n'avez vécu que pour eux.

Si Gaston a failli, ne faut-il pas faire la part de la jeunesse, de l'entraînement, des mauvais conseils qu'il a reçus, des tentations nombreuses qui l'ont entouré?

Ah! voyez-vous, marraine, moi qui l'ai connu toute ma vie, je sais que ses égarements proviennent de la faiblesse de son caractère et non de son cœur qui est bon et tendre.

—Oui, tu as raison, fit Mme de Lachesnaye. Il est faible, il manque de volonté.

Je n'ai pas su lui donner cette force d'âme qui sert de cuirasse contre tout danger moral.

Je n'ai pas su en faire un homme comme le fut mon mari.... Hélas!....

Et aujourd'hui encore n'ai-je rien à me reprocher, Lucile?

Ce matin, lorsque, courbant mon orgueil, il est venu implorer mon pardon, guetter une parole de tendresse, un regard de bonté, comment l'ai-je reçu?

N'écoutant que mon indignation, j'ai fermé mon cœur à toute pitié maternelle, je me suis montrée froide, sévère, impitoyable, presque dure. Je l'ai renvoyé l'esprit humilié, le désespoir dans l'âme!

Certes, il a eu de grands torts, il a été imprudent, il a été

Mais quand le monde entier l'accablerait de ses mépris ne serait-ce pas mon devoir, ne serait-ce pas mon privilège de lui ouvrir les bras, de le consoler, de l'assurer de mon inaltérable amour?

Que fait-il maintenant dans sa solitude? Peut-être pleure-t-il, peut-être doute-il de sa mère qui s'est détournée de lui?

Gaston, pauvre Gaston, mon fils, mon unique enfant!

Et s'accoudant à son fauteuil, Mme de Lachesnaye se couvrit les yeux à pleines mains et fondit en larmes.

Profondément émue par le spectacle de cette navrante douleur, Lucile quitta sa place et vint s'agenouiller auprès de Faustine.

—Oh! ne pleurez pas, marraine, chère marraine, ma bienfaitrice, ma seconde mère!

Prenez courage, ayez bon espoir, tout n'est pas perdu!

L'avenir est plein encore de promesses pour Gaston, un jour vous serez heureuse, et fière de lui!

—Que va-t-il advenir qaand je ne serai plus là, poursuivit Mme de Lachesnaye en pleurant toujours. Seul, abandonnée....

—Abandonné? non, non, marraine! Tant qu'il vivra, et quels que soient les malheurs qui peuvent l'assaillir, jamais il ne manquera d'affection.

Fait pour aimer et pour être aimé, il n'aura qu'à choisir parmiles femmes les plus hauts placées, sûr d'être agréé par elles.

Rappelez-vous Diane de Saint-Albin, comme elle l'adorait; que dis-je? elle l'aime encore?

Pourquoi s'est-elle mariée?.... Ah! je ne l'ai que trop deviné, elle espérait étouffer un amour qui faisait son désespoir.

Pauvre Lucile, soupira Mme de Lachesnaye, tu es bonne, toi, tu es indulgente....

—Indulgente! non, marraine, s'écria avec feu la jeune fille.

Mais, croyez-moi, aucune femme ne saurait résister à tant de séduction, à tant de charme, à tant de noblesse.

Faustine avait cessé de pleurer et l'écoutait avec stupeur.

Etait-ce bien sa filleule, cette douce et timide enfant, qui parlait avec tant de passion?

Comme elle était rouge, et quelle flamme dans ses yeux bleus, d'ordinaire si placides!

Un subit soupçon traversa l'esprit de Mme de Lachesnaye....

—Ah! mon Dieu! Etait-ce possible?

—Malheureuse enfant! s'écria-t-elle d'une voix haletante, tu aimes mon fils?

Lucile baissa la tête et éclata en sanglots.

—Tu l'aimes!....et moi qui n'ai rien vu, rien compris!....

Voilà pourquoi tu as refusé le prince Peresco?

La jeune fille continuait à pleurer et gardait le silence.

—Depuis quand l'aimes-tu? demanda Faustine, après une courte pause.

Alors relevant la tête et regardant sa marraine en face:

—Depuis que je le connais, répondit-elle simplement. Oh! s'il avait été heureux comme il méritait de l'être, s'il avait été le mari adoré d'une femme belle, intelligente, supérieure, digne sous tous les rapports de lui, je serais morte plutôt que de livrer le douloureux secret de ma vie!

Mais aujourd'hui il souffre, il est malheureux et mon cœur saigne!....

Oh! marraine, pardonnez-moi d'avoir levé les yeux jusqu'à votre fils.

Mais j'ai grandi, mais j'ai vécu près de lui....Pouvais-je ne pas admirer cette géniale nature, cette âme de poète, ce puissant et noble esprit, ce caractère enthousiaste et fier, et faible seulement parce qu'il ne saurait soupçonner la bassesse et la lâcheté?

Si je l'aime!.... Toute enfant, j'avais plus de joie à regarder une page écrite de sa main qu'à contempler les plus beaux spectacles du ciel et de la terre!

Elle se tut, vaincue par l'émotion, suffoquée par les larmes.

Mme de Lachesnaye demeurait silencieuse. Mille pensées angoissantes agitaient son esprit, laissaient leur empreinte sur son expressive physionomis.

A la fin, prenant dans ses mains la tête de la jeune fille agenouillée et la contraignant de la regardor en face:

—Lucile, dis-moi la vérité: mon malheureux enfant a-t-il une nouvelle faute sur la conscience? T'aurait-il trompée, t'aurait-il parlé d'amour?

—Non, non, jamais! Je le jure sur la mémoire de ma mère! s'écria Lucile avec un irrésistible accent de sincérité.

Mme de Lachesnaye poussa un profond soupir de soulagement.

—Eh bien, Lucile, dit-elle d'une voix solennelle, écoute-moi et comprends bien.

Va chez mon fils et soutiens-le en ce moment d'épreuve, porte-lui l'assurance du pardon et de la tendresse de sa mère.

Trouve pour lui des mots consolateurs, de ces paroles qui font revivre l'espoir.

Elle s'arrêta, parut se recueillir, puis reprit avec une infinie douceur:

—Fais-toi aimer de lui, Lucile, rends-toi nécessaire à son bonheur.

Et le jour où il te demandera d'être sa femme, souviens-toi que moi, sa mère, je te dis en ce moment:

—Sois ma fille, Lucile, épouse Gaston et rends-le heureux!

—Marraine, est-ce possible!... Quoi, moi, pauvre, de naissance obscure....

Faustine l'interrompit en la serrant contre son cœur:

— Plus un mot, il faut m'obéir! dit-elle avec une douce autorité.

XXIX

L'HEURE DE L'ÉPREUVE.

Faustine ne s'était pas trompée en affirmant que Gaston l'avait quittée le désespoir dans l'âme.

Le malheureux jeune homme éprouvait cette stupeur d'accablement qui suit les grandes catastrophes et à laquelle se joignait chez lui le sentiment de l'abandon.

Il sentait aussi peser sur lui le froid mécontentement de sa mère, et cette sensation lui était particulièrement pénible.

—Ah! si du moins, pensait-il avec une rage pleine d'angoisse, si du moins je pouvais découvrir l'un de mes ennemis, si je le tenais entre mes mains!

Mais non, ils ont pu tous me nuire impunément, ces misérables lâches! et les voilà en dehors de mon atteinte....

Et elle, l'ignoble drôlesse qui a piétiné sur ma vie, qui s'est jouée de mon honneur, qui m'a couvert de honte....Où donc se trouve-t-elle? où pourrai-je la découvrir?

"Quand vous lirez ces lignes, "m'aura-t-elle écrit, je serai loin "d'Oakwood, roulant vers Londres, d'où je m'embarquerai "pour quelque plage inconnue."

..Elle a eu soin, son œuvre d'infamie accomplie, de se mettre à l'abri de ma vengeance.

..Ah! si seulement je pouvais trouver quelques indices sur elle!....Qui me les donnera?

Brusquement, il s'arrêta au milieu de la rue, frappée d'une idée subite.

—Triple sot que je suis!.... à la villa Victoria, on doit pouvoir me renseigner.

Changeant alors de direction, il se mit à remonter le faubourg Saint-Honoré.

—Quelle absurde démarche vais-je encore tenter? pensait-il avec colère.

..Ils ne sauront rien à la villa! ....absolument rien! Que vais-je faire là-bas?

Pourtant il continuait à marcher avec une fiévreuse précipitation.

Bientôt il atteignit la porte des Ternes.

On était aux premiers jours de juillet, et la chaleur était accablante.

Déjà les marronniers perdaient leur première fraîcheur, et leur feuillage, roussi par le soleil, couvert de poussière, se revélait comme de cendre et de rouille.

A continuer.